

DEUX CHEFS NORMANDS

DES ARMÉES BYZANTINES AU XI^e SIÈCLE.

Sceaux de Hervé et de Roussel de Bailleul.

Dans un récent séjour à Constantinople, j'ai réuni une quantité considérable de sceaux en plomb, dits vulgairement bulles byzantines. Je me suis mis à étudier ces petits monuments bien trop négligés jusqu'ici, qui forment une mine inépuisable d'indications précieuses pour la connaissance du moyen âge byzantin. Parmi ceux que je suis parvenu à déchiffrer, il en est deux dont l'intérêt est des plus vifs pour l'historien comme pour l'archéologue; ce sont les sceaux de Hervé et de Roussel de Bailleul, célèbres chefs d'aventuriers normands qui ont joué un rôle très important dans les événements militaires de l'empire byzantin au XI^e siècle.

On sait la place considérable qu'ont tenue, pendant toute la durée de l'empire d'Orient, dans les armées impériales, les mercenaires étrangers. A chaque page des chroniques, depuis le règne de Constantin jusqu'à celui de son dernier successeur, il est fait mention des soldats d'origine étrangère qui constituaient souvent la portion principale, presque toujours, du moins, l'élite des armées byzantines, et composaient à peu près exclusivement les divers bataillons de la garde impériale. Toutes les nations avec lesquelles l'immense empire fut en rapport durant dix siècles, depuis les plus voisines jusqu'à celles si lointaines qu'il semble que leur nom même dût être ignoré à Byzance, toutes ces nations ont tour à tour fourni leurs contingents à cette portion si importante de l'armement byzantin. Les Avars, les Hérules, les Vandales, les Goths, les Huns, les Scythes, les Slavons, les Scandinaves, les Danois, les Russes, les Anglais, les Francs, les Normands de France et d'Italie, les Bulgares, les Petchenègues, les Khazars, les Hongrois, les Arméniens, les divers peuples

du Caucase, Alains, Abasges, Ibères, les Musulmans sous tous leurs noms si divers, Agarènes, Arabes, Sarrasins, Turcs et Hunno-Turcs, Maures et Turcopoules ; plus tard les Catalans, les Génois, les Tartares, sont venus, tour à tour, combattre et périr par milliers sous l'étendard des *vasileis*. Les noms des Varègues ou Værings, ceux des cavaliers Alains, les premiers écuyers du monde, ancêtres des Teherkesses d'aujourd'hui, sont demeurés célèbres. En lisant les historiens, on rencontre à chaque page les mots de fédérés, *ροιδεράτοι*, de hélairies, *ἐταιρείαι*. Les chefs des corps étrangers, les grands hétériarques, les acolytes des Varègues, jouaient le premier rôle dans l'empire : ils ont fait et défait les empereurs. Lorsqu'au printemps les grands domestiques ou les protostrators conduisaient leurs bataillons vers le Danube ou le Taurus contre les multitudes du khagan des Slavons ou du grand émir des Agarènes, des corps entiers étaient composés de Francs, de Russes ou de Scythes. On s'imaginait difficilement de quels éléments divers pouvait se composer un simple détachement des armées impériales. Le corps de troupes envoyé en 937 par Romain Lécapène au secours d'Agrigente assiégée par les Sarrasins, se composait, nous dit le Porphyrogénète¹, de 445 fantassins russes, de 47 Khazars, 14 captifs turcs de Mésopotamie, 84 autres Turcs, 79 prisonniers sarrasins plus récents, 34 soldats de la grande hétairie, 46 de la moyenne hétairie, 45 Phargans, 18 Palermitains, 36 Arméniens, 202 cavaliers nobles ou archontes Thessaliotes et Macédoniens, 98 Scholariens vétérans, 608 recrues du même corps, 74 basiliciens et 35 soldats des cohortes urbaines.

Parmi tous ces mercenaires, il en est dont le nom, au XI^e siècle surtout, durant l'époque qui précéda immédiatement les croisades, revient plus fréquemment que tout autre ; ce sont les Francs, *Φράγγοι*, à tout instant cités par Cédrenus, Michel Attaliote, Anne Comnène, Nicéphore Grégoras, Jean Scylitzès, dans leurs récits des guerres et des révolutions de cette période. Ces Francs étaient presque tous des Normands italiens. On sait que les premiers de ceux-ci qui posèrent le pied dans la péninsule se mirent au service des ducs et catapans byzantins de Sicile et de Calabre pour combattre les Sarrasins. Bientôt ils tournèrent leurs armes contre leurs anciens alliés et cherchèrent à se tailler des principautés pour leur compte, tant aux dépens des Grecs que des Infidèles. Un nombre considérable cependant allèrent jusqu'à Constantinople et furent principalement employés par les *vasileis* dans la lutte incessante contre les Turcs en Asie. C'est de ces Normands-là que je voudrais dire quelques

1. *De Caerim*. Ed. Bonn., t. I, p. 660.

mots. Ils passèrent à cette époque pour les meilleurs soldats des armées byzantines. Admirables cavaliers, ils étaient considérés comme presque invincibles, disent les chroniqueurs qui célèbrent à l'envi leurs vertus guerrières : « ἄνδρες αἰμοχαρεῖς καὶ πολεμικοί, hommes sanguinaires et belliqueux », dit Michel Attaliote¹. Tout en ne pouvant se passer d'eux, tout en admirant leur courage intrépide, on ne les aimait point à Byzance, et la jalousie grecque supportait impatiemment ces auxiliaires aussi arrogants qu'indisciplinés, sur lesquels on ne pouvait compter : « φύσει γὰρ ἄπιστον τὸ γένος τῶν Φράγγων, *natura enim infidum genus Francorum* », dit le même historien². Les Normands arrivaient d'ordinaire à Byzance par groupes de plusieurs centaines, commandés par quelque capitaine qui s'était couvert de gloire contre les Sarrasins en Sicile ou en Calabre. Beaucoup de ces chefs de compagnies franches ont joué un rôle capital en Asie au xi^e siècle. Trois surtout : Hervé, Robert Crépin ou Crispin, et Roussel de Bailleul, que les chroniqueurs byzantins nomment Ἑρβέβιος, Κρισπῖνος, Οὐρσέλιος ou Ρουσέλιος, sont célèbres, tant par leurs prouesses guerrières que par leur turbulent esprit de révolte et leur intraitable indiscipline qui mirent plus d'une fois l'empire à deux doigts de sa perte.

J'ai eu le bonheur de retrouver à Constantinople le sceau de Roussel de Bailleul, fort altéré, il est vrai, mais sur lequel le nom grecisé du fameux Normand se déchiffre sans peine. D'autre part, M. Lambros d'Athènes m'a cédé le sceau de Hervé, également acquis par lui à Constantinople et qui est en parfait état de conservation. Ce sont jusqu'ici les seules reliques connues de ces chefs fameux. Je n'ai pas retrouvé le sceau de Crispin ; je ne parlerai donc pas de ce personnage célèbre, Κρισπῖνος ὁ Φραγγόπουλος, Crépin le Francopoule, qui, après avoir été le plus brillant capitaine de l'armée d'Asie, finit par tomber victime de la jalousie des Grecs. Ces sceaux de plomb de ces guerriers venus des bords de la Manche sont pleins d'intérêt pour nous autres Occidentaux ; on y lit leurs noms grossièrement grecisés comme dans les chroniques byzantines, affublés de titres empruntés au pompeux catalogue des charges officielles de la cour des *vasileis* ; on y voit leur correspondance officielle ou privée placée sous l'invocation de la Panagia ou de saint Nicolas, le grand saint asiatique. La bizarrerie des noms propres exceptée, rien ne distingue ces sceaux de ceux d'un haut fonctionnaire purement grec, d'un Tarchaniote, d'un Catalon ou d'un Comnène, et cependant derrière tout cet

1. Ed. Bonn., I, p. 107.

2. *Ibid.*, p. 127.

apparat, rideau puéril, destiné à tromper l'incurable vanité de la cour byzantine, les chefs francs, ainsi déguisés, étaient bien demeurés les rudes ferrailleurs d'Occident, batailleurs incapables de frein, dignes devanciers des Tancrede et des Bohémond. On en jugera par le rapide résumé de leurs hauts faits, tiré des chroniques byzantines. Les savants éditeurs du premier volume des *Historiens grecs des croisades*, publiés sous les auspices de l'Académie, ont consacré une place importante dans la première partie de ce recueil, première partie qui constitue comme une introduction naturelle à l'œuvre entière.

I.

Hervé est le plus ancien en date, du moins pour les faits concernant l'histoire d'Orient, des deux chefs dont j'ai retrouvé les sceaux. Nous avons bien moins de renseignements sur lui que sur Roussel. Cédrenus est de tous les auteurs celui qui le cite avec le plus de détails. La première mention qu'il nous en fait remonte à l'année 1049, lorsque régnaient à Byzance la vieille impératrice Zoé, et son dernier époux, Constantin Monomaque. Tandis que les Petchenègues, franchissant l'Hémus, envahissaient la Thrace qu'ils dévastaient affreusement, le sultan des Turcs faisait éprouver le même sort aux thèmes des frontières d'Asie. Bientôt les Petchenègues s'avancèrent sur Andrinople. Une première armée, commandée par Constantin Arianite, fut complètement défaite à Dambolis. Alors Constantin Monomaque, dit Cédrenus, rassemblant des forces nouvelles, les mit sous le commandement du recteur Nicéphore l'eunuque, auquel il donna pour lieutenants le fameux Catacalon, surnommé ὁ κεκαυμένος, et Hervé le Francopoule, qui commandait pour lors les contingents de sa nation, « καὶ Ἐρβέβιον τὸν Φραγγόπουλον, ἀρχόντα τῷ τότε τῶν ὁμοθινῶν ». L'armée impériale, traversant l'Hémus et les Portes de Fer jusqu'aux Cent collines, alla se retrancher à Diocène, localité toute voisine. La présomption du recteur valut aux Grecs un désastre complet. Hervé et ses Francs occupaient l'aile gauche. Les Petchenègues enfoncèrent l'armée byzantine qui s'enfuit en désordre. Seul Catacalon résista plus vigoureusement. Ici nous perdons de vue Hervé pour quelque temps. En 1051, après de nouveaux échecs, l'empereur désigna comme chef suprême, ethnarque, de la guerre contre les Petchenègues, Nicéphore Bryenne. Parmi les contingents qui furent mis sous ses ordres, Cédrenus énumère : tous les alliés, πάντα τὰ συμμαχικά, les archers à cheval du Telouch, les

Francs et les Varègues, Φράγγους και Βαράγγους, etc., etc. Mais, dans ce passage, Hervé, qui avait très probablement continué à commander ses compatriotes, n'est pas nominativement désigné. Il ne reparait dans le récit de Cédrenus que six ans plus tard, en 1057, après la mort de Théodora, au moment même où Michel Stratiotique, à peine proclamé, avait déjà réussi à indisposer contre lui les chefs de l'armée qui s'étaient déclarés ses partisans, et auxquels il refusait toutes les dignités qu'il leur avait promises. Cédrenus, après avoir énuméré les principaux parmi les mécontents, Isaac Comnène, Michel Vourtzès, Bryenne, ajoute le nom de Hervé le Francopoule. Ici, je traduis presque textuellement : « Et le nouveau *vasileus*, dit le chroniqueur¹, en agit de même à l'égard de Hervé le Francopoule, qui avait combattu jadis en Sicile aux côtés de Maniacès, s'y était couvert de gloire et s'était jusqu'à ce jour montré constamment l'ami des Grecs. Non seulement l'empereur lui refusa la dignité de *magister* qu'il réclamait avec insistance, mais il le congédia avec force railleries et injures. Hervé, en véritable barbare incapable de se maîtriser, » — remarquez cette forme méprisante : οἷα βάρβαρος και τὴν ὀργὴν ἀκατάσχετος, — « ne put tolérer cette insulte. Ne songeant qu'à se venger, le chef franc demanda et obtint son congé, sous prétexte de regagner sa patrie, passa tout au contraire aussitôt en Asie et se retira dans les terres qu'il possédait à Dabarama d'Arménie. Là, il s'aboucha avec un certain nombre de ses compatriotes qui avaient pris leurs cantonnements d'hiver en cette région, en débaucha trois cents du service de l'empire, passa avec eux sur les terres des Infidèles et fit alliance avec le turc Samuk ou Siyamouk qui était en guerre avec les Grecs. Cette union ne dura point; bientôt Turcs et Francs se brouillèrent. Hervé, qui se défiait, malgré les apparences soigneusement conservées par Samuk, conseilla vainement la prudence à ses compagnons. Un jour que les Francs étaient à leur repas, ils furent subitement attaqués. Sautant sur leurs chevaux, toujours bridés par ordre de leur chef, ils repoussèrent les Turcs après un violent combat, et en tuèrent un grand nombre; les survivants se sauvèrent à Chliat. Malgré les prières de Hervé, les Francs voulurent les y suivre. L'émir de Chliat, Abou Nasar, Ἀπουάσαρ, venait précisément de leur faire des ouvertures de paix. Ils voulaient se reposer dans cette ville importante sise sur le lac Van et se refaire au bain des fatigues de la lutte. En vain, Hervé les mit en garde contre la perfidie de l'émir. Les voyant sourds à sa voix, il les accompagna à Chliat, les sup-

1. *Cédrenus*, Ed. Bonn., t. II, pp. 616 et suiv.

pliant pour le moins de ne pas quitter leurs armes. Eux, à peine entrés dans la ville, se mirent à boire. L'émir, de son côté, après s'être concerté avec Samuk, enjoignit secrètement à tous les habitants d'avoir, à un signal donné, à s'emparer de leurs hôtes morts ou vifs. Quand les Francs, épuisés de débauches, se furent endormis, on tua les uns, on lia les autres; quelques-uns s'échappèrent en sautant du haut de la muraille. Hervé fut pris et mis aux fers. Abou Nasar fit aussitôt mander à l'empereur qu'il lui offrait obéissance et qu'il tenait captif son capitaine rebelle. »

De ce récit du chroniqueur grec qui renferme à peu près tout ce que nous savons sur Hervé, je retiendrai deux ou trois points importants. Tout au début, Cédrenus nous dit que le chef normand avait combattu précédemment en Sicile, aux côtés de Georges Maniacès. Or, la dernière campagne de ce patrice dans l'Italie méridionale eut lieu en 1038. Il aborda à Bari avec Sfondrilus, patrice et duc; tous deux passèrent en Sicile, où Maniacès battit à plusieurs reprises les armées sarrasines. Le même Cédrenus nous apprend¹ que Maniacès fut à cette occasion secondé par un corps de cinq cents Francs d'au-delà des Alpes : « καὶ Φράγγους πεντακοσίους ἀπὸ τῶν πέραν τῶν Ἄλπεων Γαλλίων μεταπεμφθέντας ». Leur chef était Ardouin, que Cédrenus qualifie de seigneur indépendant, « γῶρας τινὸς ἄρχοντα καὶ ὑπὸ μηδενὸς ἀγόμενον ». Après la disgrâce de Maniacès, son successeur le catapan Michel Docien ou Dulcien se brouilla avec les Francs (1039), leur refusa la part de butin promise, se battit contre eux et fut vaincu à deux reprises. Le passage de Cédrenus nous apprend que Hervé dut être un des chefs de ces cinq cents Normands. Il est probable que c'est à la suite de ces événements que lui et les siens passèrent en Orient; en tous cas, ce dut être entre les années 1039 et 1049.

Cédrenus nous donne également ce détail intéressant que Hervé possédait dans le thème Arméniaque une demeure nommée Dabarama : « ἀνηλθεν ἐν τῇ κατὰ τὸν Ἀρμενικὸν οἰκίᾳ αὐτοῦ, τῇ Δαβαράμῃ ». Il s'agit évidemment là d'un de ces fiefs militaires que les empereurs concédaient principalement dans les thèmes frontières et auxquels M. Rambaud a consacré un des plus intéressants chapitres de sa belle étude sur l'empire grec au x^e siècle. Nous voyons que d'autres Francs, ceux que Hervé débaucha, avaient pris leurs quartiers d'hiver dans la même localité. Du reste, je le répète, un fait dominant dans tous ces récits, c'est le nombre considérable à cette époque de ces guerriers normands dans les rangs des armées impé-

1. Ed. Bonn., p. 545.

riales. Les Francs, οἱ Φράγγοι, sont partout : Catacalon, allant soulever les troupes contre l'empereur Michel Stratiotique au profit d'Isaac Comnène, en rencontre deux légions campées près de Nicomédie. Dans la bataille livrée au pied du mont Sophon, qui décida du succès du prétendant, de nombreux Francs combattaient pour Stratiotique sous les ordres de leur compatriote, le patrice Randolphe, qui fut fait prisonnier.

A partir de la catastrophe de Chliat qui lui coûta la liberté, Hervé n'est plus mentionné par Cédrenus; les autres chroniqueurs n'en parlent pas davantage.

Le magnifique sceau du capitaine normand que j'ai eu la bonne fortune de retrouver offre au droit le buste de saint Pierre, un des saints le plus rarement figurés sur les bulles byzantines, mais qui, par contre, se rencontre fréquemment sur les monnaies et les sceaux des princes normands d'Italie ou de Syrie. Au



revers, une longue légende en sept lignes donne, après la formule traditionnelle : ΚΥΡΙΕ ΒΟΗΘΕΙ ΤΩ ΚΩ ΔΟΥΛΩ, le nom de Hervé écrit sous sa forme grecque, ΕΡΒΕΒΙΟΣ Ο ΦΡΑΓΓΟΗΩΛΟΣ, comme dans Cédrenus, suivi des titres de *magister*, de *vestiarite* et de *stratilate* de l'Orient ou de l'Anatolie : ΕΡΒΕΒΙΩ ΜΑΓΙΣΤΡΩ ΒΕΚΤΗ· (pour ΒΕΚΤΗΡΙΤΗ) Σ ΤΡΑΤΗΛΑΤΗ ΤΗ[Σ] ΑΝΑΤΟΛΗ[Σ] ΤΩ ΦΡΑΓΓΟΗΩΛΩ. Le premier de ces titres, celui de *magister*, est précisément celui que Michel Stratiotique refusa si durement d'accorder à Hervé; le second est une autre dignité de cour; le troisième, celui de *stratilate* ou chef militaire des contingents d'Anatolie ou de l'Orient, est bien plus important. Notre sceau est donc postérieur à la disgrâce, à la rébellion et à la captivité de Hervé. Très peu de temps après ces événements, Michel Stratiotique fut renversé, on le sait, par les chefs militaires qu'il avait froissés par ses mépris, et détrôné au profit d'Isaac Comnène. Il n'est pas

téméraire de supposer que Hervé réussit promptement à se racheter des mains de l'émir de Chliat, et courut faire acte d'adhésion au gouvernement nouveau succédant à celui qui lui était hostile. Isaac Comnène le récompensa en lui conférant la dignité palatine que lui avait refusée Michel VI, et en l'élevant à un des premiers commandements militaires, témoignage éclatant de la brillante réputation que s'était acquise l'indocile capitaine. En conséquence, la bulle dont je donne ici le dessin remonte, suivant toutes probabilités, à l'époque du règne fort court d'Isaac I^{er} Comnène, fondateur de la grandeur de sa maison, c'est-à-dire entre 1057 et 1059.

II.

Les détails que nous possédons sur Roussel de Bailleul sont plus nombreux que ceux que nous avons sur le compte de Hervé. Ils nous sont fournis principalement par Michel Attaliote et Nicéphore Bryenne qui furent les contemporains du Normand. Anne Comnène, Zonaras, Jean Scylitzès, Michel Glycas, etc., parlent également du fameux chef d'aventuriers. Au droit de son sceau figure un des types classiques



de la sigillographie byzantine, le buste de la Vierge dans l'attitude de l'oraison, portant sur la poitrine le médaillon du Christ, entre les sigles accoutumées. Au revers, on lit la légende : ΘΚΕ ΒΘ ΤΩ Ω ΔΟΥΑ' ΟΥΡΨΕΛΗ ΒΕCΤ · ΤΩ ΦΡΑΓΟ', pour ΘΕΟΤΟΚΕ ΒΟΗΘΕΙ ΤΩ Ω ΔΟΥΑΩ ΟΥΡΨΕΛΗΩ ΒΕCΤΗΡΑΠΗ ΤΩ ΦΡΑΓΓΟΝΩΩ, *Mère de Dieu, prête secours à ton serviteur Oursel, vestiarite, le Franco-poule*. Le prénom du chef normand est ici écrit comme dans Bryenne et Anne Comnène qui le nomment toujours : Ούρσελιος, Ούρσελιος ὁ Φράγγος, *Urselius*. Attaliote, Scylitzès et Zonaras écrivent au contraire Πουσελιος, *Russelius*.

Dans ses notes à *Nicéphore Bryenne*¹, Du Gange a consacré à Roussel de Bailleul et à ses origines probables une note fort détaillée

1. Ed. Bonn., p. 219.

dont je me bornerai à reproduire quelques détails indispensables, avant de passer au récit des faits et gestes de notre personnage en Orient, lesquels nous intéressent plus particulièrement ici. « Roussel ou Ourssel, dit Du Cange, de la noble famille des Railleul, un des plus illustres parmi les capitaines normands qui d'Italie passèrent en Orient et s'y illustrèrent au service des empereurs, était venu en Pouille avec Robert Guiscard et les autres fils de Tancrède. Il s'attacha principalement à la fortune de Roger, frère de Robert, et s'acquit une renommée si grande dans les luttes contre les Sarrasins que le chroniqueur contemporain G. Malaterra, qui nous a dit son nom de famille, lui attribue une part principale dans les succès remportés par les Normands à cette époque, soit vers l'an 1069 ». Du Cange, après avoir rapidement résumé les récits byzantins concernant l'histoire de Roussel en Orient, consacre le reste de sa note à l'étude des diverses familles du nom de Bailleul. Il est difficile de dire à laquelle de celles-ci appartenait Roussel. Je dois ajouter que le moine Aymé, dans son *Histoire de li Normant*, éditée en 1833 par M. Champollion-Figeac sous les auspices de la Société de l'Histoire de France, a consacré plusieurs paragraphes de son premier chapitre aux aventures orientales de Roussel, qu'il nomme *Urselle*; mais ce récit confus ne m'a fourni presque aucun fait nouveau.

A la suite, très probablement, de dissentiments avec d'autres chefs normands, Roussel, vers le commencement de l'an 1070, passa en Orient où l'attirait avec bien de ses compatriotes le bruit de la lutte héroïque soutenue par Romain Diogène contre le sultan des Turcs. Un autre chef normand célèbre, Robert Crispin ou Crépin, le Κρισπίνος des Byzantins, l'avait précédé dans cette exode d'Italie en Romanie et combattait déjà sous la bannière impériale. Sur cette phase nouvelle de la vie de Roussel, les détails abondent dans les chroniqueurs. Je les rapporterai le plus brièvement possible, suivant de préférence les récits de Bryenne et plus encore ceux d'Attaliote.

Ourssel avait amené avec lui un corps assez nombreux de ses compatriotes. L'*Histoire de li Normant* nous dit qu'il s'illustra d'abord en triomphant de la « contrée de Slavonie »; il s'agit sans doute là de quelque expédition victorieuse contre les Ouzes et les Petchenègues. Le célèbre Normand paraît pour la première fois dans le récit d'Attaliote, lors de la dernière campagne de Romain Diogène, qui devait se terminer si fatalement pour le malheureux empereur. C'était au printemps de 1074. De Sébaste, Romain s'était porté en avant avec l'armée et avait dépassé Colonée, voulant aller attaquer le sultan Alp-Arslan sur son propre territoire. Il campa quelques jours à Arzen et lança en éclaireurs dans la direction de Chliat des contingents ouzes

et germains, puis la garde impériale commandée par Joseph Tarchaniote, enfin les Francs de Roussel, « ἀνδρὸς εὐσθενοῦς κατὰ χεῖρα », dit Attaliote, « γενναίου καὶ πολεμικοῦ », dit Scylitzès. Chliat était aux mains des Turcs. Romain lui-même marcha sur la place forte de Mantzikiert, l'enleva rapidement, et presque aussitôt rencontra le sultan. Alors s'engagea la bataille fameuse qui, le 26 août, au troisième jour, se termina par la défaite et la captivité de Romain. Pendant cette journée et celle de la veille, l'empereur avait vainement attendu l'arrivée du corps détaché à Chliat. Il se passa là des faits obscurs. Très certainement le sultan dut envoyer dans cette direction des forces nombreuses, destinées à tenir en échec Roussel et le Tarchaniote. D'autre part, il est aussi certain que les contingents ouzes passèrent à l'ennemi. Les chroniqueurs, tous d'accord sur ce point, le sont moins sur le compte de Roussel. Attaliote l'accuse formellement de lâcheté, le traite de misérable, et raconte qu'à l'arrivée des Turcs, il se retira honteusement avec ses Francs, à travers le thème Arméniaque, sur les terres de l'empire. Il semble plus probable que Roussel, attaqué par des forces supérieures, ne put songer à secourir l'empereur et dut se retirer précipitamment à la nouvelle du grand désastre de Mantzikiert.

Nous retrouvons bientôt après notre chef normand au faite des honneurs. Romain Diogène était mort misérablement. L'empereur Michel Ducas régnait seul. Robert Crispin aussi, après des aventures diverses, avait péri par le poison, victime d'habiles intrigues. Roussel lui succéda en qualité de généralissime des contingents francs, très nombreux alors dans les armées impériales. Attaliote les cite presque à chaque page. Une nouvelle armée alla opérer contre les Turcs en 1073; on en donna le commandement au jeune Isaac Comnène, grand domestique des scholes d'Anatolie. Oursel lui fut adjoint avec quatre cents Francs : « ὁ Φράγγος Οὐρσέλιος, τῆς ἑταιρίας ὦν τοῦ Κρισπίνου καὶ τῆς ἐκείνου κατάρχων φάλαγγος, ἅτε ἐκείνου τὸ χρεὼν ἀποτίσαντος ».

Bientôt, sous un futile prétexte, le chef normand, vers Iconium ou Césarée, quitta l'armée avec ses hommes, trahison qu'il méditait depuis longtemps au dire de Bryenne, et se mit à tenir la campagne pour son compte, pillant et rançonnant la Lycaonie et la Galatie, forçant villes et châteaux, battant Turcs et Grecs, cherchant à se tailler une principauté dans ces contrées en proie à l'anarchie d'une guerre interminable. De nombreux aventuriers se joignirent à lui. Isaac Comnène, qui voulait le faire poursuivre, en fut empêché par l'approche subite de l'armée turque. Les impériaux furent battus et Isaac fait prisonnier, ce qui donna à Roussel quelque répit. On confia

le soin de le dompter au propre oncle du jeune empereur, le célèbre César Jean Ducas, celui-là même qui avait été le principal instrument de la perte de Romain Diogène. Le César passa en Asie avec une forte armée; au pont de Zompi, sur le haut Sangare, non loin d'Amorium, sur la limite des thèmes Anatolique et de Cappadoce, il rencontra Oursel le barbare, « τὸν βάρβαρον », comme l'appelle Bryenne, et ses cavaliers francs. Le César avait avec lui les corps de la garde armés de boucliers et de haches, et d'autres Francs que Bryenne appelle des Celtes, Κελτοί, guidés par leur chef Papas. Nicéphore Botaniatè, le futur empereur, commandait les Phrygiens, les Lycœniens et les autres Asiatiques qui formaient l'arrière-garde. Oursel commença par débaucher Papas et le reste de ses compatriotes qui passèrent de son côté. La bataille s'engagea, et les Francs, *les barbares*, comme les nomme constamment Bryenne, furent complètement vainqueurs et firent un immense carnage. Le César fut pris de la propre main de Roussel. Son fils, Andronic Ducas, également prisonnier des Francs, fut presque aussitôt relâché. Le *condottiere* victorieux, dont la renommée avait soudain démesurément grandi, poursuivit sa marche avec une armée notablement accrue, traînant avec lui son auguste captif. L'esprit échauffé par le succès, il rêvait déjà le pouvoir suprême; traversant toute la Bithynie, prenant les villes les unes après les autres, il alla camper aux portes de la capitale et brûla les édifices de Chrysopolis. Cependant, pour se faire reconnaître par les Grecs, il sentait bien qu'il lui fallait, à lui un étranger, quelque homme de paille, sous le nom duquel il pût exercer l'autorité véritable. Il persuada donc à son prisonnier, le César, de se laisser proclamer empereur. Le couronnement eut lieu à Nicomédie. Constantinople trembla. Michel Ducas, en face de ce prétendant nouveau si formidablement appuyé, ne sachant quel parti prendre, chercha à gagner Roussel en lui offrant la dignité alors fort prisée de eüropalate, et lui renvoya sa femme et ses enfants pour tâcher de le fléchir. En même temps, en vrais Byzantins, l'empereur et son ministre, le fameux logothète Nicéphore, négociaient secrètement avec les Turcs pour arriver à se débarrasser par leur moyen du terrible aventurier. Leurs intrigues finirent par réussir, et le Turc *Artouch*, très probablement Ortok, alléché par des subsides considérables, marcha sur Roussel à la tête d'une immense armée. Les Francs qui faisaient trembler l'empereur et l'empire étaient au nombre de deux mille sept cents ou trois mille. Avec eux combattaient les partisans du César. Le choc eut lieu aux pieds des contreforts septentrionaux du mont Sophon. Les Urséliens et les Césariens, comme les désignent les chroniqueurs, commencèrent par enfoncer

l'avant-garde ennemie; entraînés par l'ardeur de la poursuite, les cavaliers francs tombèrent inopinément sur le gros de l'armée turque, forte de cent mille hommes, chiffre certainement fort exagéré. Accablés par le nombre, après une résistance désespérée, couverts de flèches qui tuaient leurs chevaux, après des charges répétées qu'ils exécutaient sous le couvert de leurs boucliers étroitement unis les uns aux autres, les Francs furent vaincus et succombèrent en grand nombre. Roussel et Jean Ducas furent faits prisonniers. Jean Ducas fut racheté aussitôt par l'empereur, son neveu, qui craignait qu'il ne devint un instrument aux mains des Infidèles. Roussel prévint un sort pareil en se rachetant lui-même à l'aide d'une forte somme que lui fournit promptement sa femme, réfugiée avec les Francs survivants dans la forteresse de Métabole; puis, traversant hardiment avec eux et sa famille une contrée infestée de partis ennemis, il se retira dans ses anciens cantonnements du thème Arméniaque où il avait vraisemblablement un fief. Là, il recommença à tenir la campagne et rouvrit aussitôt les hostilités, pillant les villes, prenant les forteresses, battant impériaux et Turcs, et menaçant les grandes cités maritimes du Pont. Six mille Alains envoyés contre lui sous le commandement de Nicéphore Paléologue se débandèrent ou furent battus par ses avant-postes.

Alors l'empereur, voulant en finir avec cet infatigable adversaire, confia le soin de sa poursuite au brillant Alexis Comnène, le futur Alexis I^{er}. La détresse de l'empire était telle que le jeune capitaine dut partir sans argent et presque sans soldats. Près d'Amasia, il rallia les Alains débandés et, remédiant à sa faiblesse par la ruse, commença par affamer les troupes de Roussel. Sur son ordre, les villes fermèrent leurs portes et ne livrèrent plus de vivres aux Francs. Un événement inattendu dénoua brusquement la situation. Roussel, apprenant l'arrivée sur les terres de l'empire du seldjoukide Tutuch ou Toutach à la tête de forces considérables, lui avait fait demander alliance. Tutuch fit mine d'accepter, mais, gagné par les habiles messages d'Alexis, il n'attira Oursel dans son camp, sous prétexte d'une entrevue, que pour s'emparer de sa personne. Au moment où les Francs désarmés prenaient place sans défiance à un banquet, ils furent saisis et liés; Oursel fut livré enchaîné à Alexis. Tous les Francs dispersés en Romanie mirent bas les armes.

Je passe sur un fort long récit de Bryenne tout à la gloire d'Alexis Comnène, récit que sa fille Anne a reproduit *in extenso*, racontant les négociations et les démêlés du jeune général avec les habitants d'Amasia au sujet de la captivité et de la rançon du chef normand,

l'habile conduite de Comnène, son stratagème pour arracher Roussel à la fureur populaire, et les péripéties de son retour à Constantinople avec son précieux prisonnier. C'était vers la fin de l'année 1073. Alexis trouva à Héraclée une lettre de l'empereur le mandant incontinent à Constantinople. Il acheva le voyage par mer pour éviter la route de terre infestée par les partis ennemis. L'empereur lui fit bon accueil. Roussel fut jeté dans un horrible cachot, lié comme une bête fauve; il y serait mort de faim sans la générosité d'Alexis qui le faisait secrètement secourir. Par ordre de l'empereur, le malheureux fut soumis à mille tortures, cruellement fustigé à coups de nerfs de bœuf, et traité, dit Attaliote, plutôt comme un vil esclave, que comme un capitaine si souvent victorieux des ennemis de l'empire.

Nous perdons de vue Roussel pendant quelques années. Il est fort probable qu'il passa presque tout ce temps dans cette dure prison. Nous le retrouvons à la fin de 1077, au moment où la double révolte de Nicéphore Botaniate en Asie et de Bryenne en Europe allait faire tomber le prince détesté qui depuis six ans régnait à Byzance. Michel VII, aux abois, attaqué jusque sous les murs de sa capitale par les troupes de Jean Bryenne, frère de l'un des prétendants, après avoir inutilement invoqué l'appui des Turcs, songea à Roussel, lequel, dit Attaliote, était plus étroitement emprisonné que jamais pour avoir voulu quelques semaines auparavant s'évader et rejoindre Botaniate. Le Normand, comblé de promesses d'honneurs et de dignités, jura à nouveau fidélité à l'empereur dans le saint oratoire des Blachernes et fut mis derechef à la tête des Varègues et des Francs. Il chercha vainement d'abord à débaucher ceux de ses compatriotes qui combattaient pour Bryenne, puis, lui et Alexis Comnène, soutenus par la flotte, coururent attaquer Jean Bryenne à Athyra, le surprirent et lui firent éprouver une défaite sanglante.

Cependant chaque heure nouvelle voyait le triomphe plus complet de Botaniate, le prétendant d'Asie. Les chefs militaires passaient successivement à lui, à mesure qu'il se rapprochait de la capitale; Bousset finit par faire de même. Envoyé par l'empereur Michel, après son succès d'Athyra, pour enlever Héraclée de Thrace aux soldats de Bryenne, il s'empara de cette ville sans coup férir, mais, au lieu d'y rétablir l'autorité du souverain légitime, il y proclama son adhésion au gouvernement de Botaniate. Presque au même moment, celui-ci faisait à Constantinople son entrée victorieuse, tandis que l'incapable Michel, abdiquant en sa faveur, courait s'enfermer dans un monastère. Cette trahison tardive ne devait point profiter à Roussel; il périt, à la fin du mois de mars 1078, fort peu de jours après le

triomphe définitif de celui auquel il s'était rallié. Ici, les récits des chroniqueurs diffèrent assez notablement. Bryenne raconte qu'à la chute de Michel, son fameux ministre, le logothète Nicéphore, courut à Selymvria se réfugier auprès de Roussel, et chercha à l'entraîner à rejoindre avec lui l'armée de Bryenne. Mais Roussel, repoussant ses propositions, le fit enchaîner et l'envoya à Botaniate. Scylitzès dit, au contraire, qu'Oursel, après avoir caché quelque temps le logothète qui était venu le retrouver à Héraclée (et non à Selymvria), fut empoisonné par lui, et qu'alors la femme et les enfants du capitaine normand livrèrent le meurtrier au nouvel empereur. Zonaras dit bien qu'Oursel fit mettre aux fers le logothète, mais il ajoute que le Normand mourut presque aussitôt après, d'une manière fort subite, et que ses soldats, persuadés qu'il avait été empoisonné par son prisonnier, livrèrent celui-ci à Botaniate. Attaliote est presque d'accord avec Zonaras, et raconte comment le logothète et son plus fidèle acolyte, le grand hétériarque David, réussirent à gagner à cheval avec quelques partisans la ville d'Héraclée, où ils furent massacrés par les soldats de Roussel qui les accusèrent d'avoir empoisonné leur chef. Au milieu de ces récits divers, un fait paraît certain, c'est que le célèbre aventurier périt de mort subite et quelque peu mystérieuse, au moment même de l'élévation de Nicéphore Botaniate, soit vers les mois de mars ou d'avril 1078.

Le simple titre de *vestiarite* ou *vestite* qui figure sur le sceau de Roussel prouve que ce petit monument date, suivant toute vraisemblance, de la première époque du séjour du capitaine normand en Orient, lorsqu'il n'était encore qu'au début de sa courte carrière d'honneurs et de dignités. Plus tard, Roussel dut faire graver sur son sceau des titres bien autrement importants.

On a vu que le grand hétériarque David, chef suprême des hétairies ou corps étrangers de la garde, joua aux côtés de son patron, le trop fameux logothète, un rôle assez obscur dans la fin tragique de Roussel, et qu'il paya de sa vie la mort de l'aventurier normand. Ce David, dont les fonctions étaient fort importantes, semble avoir été l'âme damnée du logothète et un des exécuteurs ordinaires de ses sanglantes exécutions. Attaliote raconte que ce fut lui qui, par ordre de son maître, arracha violemment le vénérable évêque d'Icône du sanctuaire de Sainte-Sophie où il avait cherché un refuge, et le fit trainer hors de l'église devant l'empereur Michel.

J'ai eu la bonne fortune, parmi les quelques sceaux de grands hétériarques que je possède, de retrouver deux exemplaires de celui de ce David dont la mort fut comme le contre-coup de celle de Rous-

sel. Ces deux exemplaires sont quelque peu imparfaits, mais ils se complètent l'un l'autre. Au droit, figure la Vierge, vue à mi-corps dans l'attitude de l'oraison. Au revers, on lit la légende en six lignes :



ΘΚΕ ΒΟΗΘΕΙ ΔΑΔ ΜΕΓΑΛΩ ΕΤΑΙΡΕΙΑΡΧΗ, pour ΘΕΟΤΟΚΕ ΒΟΗΘΕΙ ΔΑΒΙΑ (ΔΑΔ est l'abréviation ordinaire pour ΔΑΒΙΑ sur les sceaux byzantins) ΜΕΓΑΛΩ ΕΤΑΙΡΕΙΑΡΧΗ, *Mère de Dieu, prête secours à David grand hétériarque.*

Je demande la permission de reproduire un dernier sceau de ma collection, qui offre ici un véritable intérêt d'actualité. Il est de fort petite dimension, mais il porte un nom célèbre dans la littérature byzantine, celui de Michel Attaliote ou Attaliates, l'écrivain contemporain de Roussel, qui a raconté tous les événements de cette époque agitée et cité à maintes reprises le nom du brillant capitaine. L'histoire de Michel Attaliote, écrite à la louange de Botaniate, est connue depuis peu, on le sait. Le mérite d'avoir retrouvé à la Bibliothèque nationale le plus important manuscrit de cette chronique et de l'avoir fait connaître au monde savant revient à feu Brunet de Presle. Le sceau que je possède porte au droit le type de la *Panagia hodigitria*



portant l'enfant divin sur le bras gauche. Au revers, on ne lit que le nom de l'écrivain avec le titre d'anthypate : ΜΙΧΑΗΛ ΑΝΘΥΠΑΤΟC [Ο] ΑΤΤΑΕΙΑΤΗC. Michel Attaliote s'est chargé lui-même de dater à peu près exactement ce sceau précieux, en nous racontant dans sa *Synopsis* qu'il fut créé juge et *anthypate* la troisième année de Michel Ducas, soit en 1074, à peu près au moment de la marche de Roussel et du César sur Constantinople.

G. SCHLUMBERGER.

